

XYZ. La revue de la nouvelle

Gaétan Brulotte : « J'oeuvre à décalquer les impressions pour te les diffracter en passion »

Gérald Gaudet



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaétan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gaudet, G. (1990). Gaétan Brulotte : « J'oeuvre à décalquer les impressions pour te les diffracter en passion ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 74–83.

Gaétan Brulotte: « J'œuvre à décalquer les impressions pour te les diffracter en passion » Gérald Gaudet

Son dernier livre, *Ce qui nous tient*, a fini en 1989 deuxième dans la course au Goncourt de la nouvelle en France. Au Québec, il a remporté le Prix littéraire de Trois-Rivières 1989. Ce prix, remis par la ville la plus francophone d'Amérique (98 %), comporte, outre une bourse et un certificat, l'inscription du nom de l'auteur sur une plaque exposée en permanence à l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, une exposition des œuvres de l'auteur, pour une durée d'un an, dans les vitrines de la Bibliothèque municipale de Trois-Rivières et l'exposition permanente de cette phrase tirée de *Ce qui nous tient* dans douze lieux publics et carrefours de Trois-Rivières: « J'œuvre à décalquer les impressions pour te les diffracter en passion. »

« Il s'agit là, me dit Gaétan Brulotte, d'un prix plutôt régional par rapport au Goncourt, mais je suis relativement content de l'avoir eu parce que la reconnaissance de son milieu d'origine est souvent l'une des plus difficiles à obtenir. On n'est jamais prophète dans son pays. »

La vision de l'écrivain

Pour explorer les zones les plus obscures de l'humain, Gaétan Brulotte le sait bien, lui qui croit que « le quotidien devient insolite lorsqu'il s'édifie en terrain étrange », que le regard doit se dégager de ses fonctions habituelles.

« La littérature, me dit Gaétan Brulotte, nous fait voir ce qu'on ne voit plus dans l'usage du quotidien. L'écrivain a le devoir d'être attentif, d'être toujours en alerte, d'être constamment en état de lucidité. »

« L'écrivain est fondamentalement quelqu'un de marginal. Affranchi des dogmes et des idées reçues, et jusqu'à un certain

point, déraciné dans l'âme, il pratique la distance critique, le doute dérangeant, l'ironie décapante. Il doit être quelque peu en retrait pour justement garder sa conscience aiguësée. Il doit être en marge de la société, quitte à s'exiler, pour mieux l'observer, la comparer, l'évaluer et la dire en toute liberté. Je pense qu'on a besoin de la littérature pour nous servir de phare, pour nous secouer, pour pointer certains aspects du réel qu'on n'a pas le temps de voir, ou qu'on n'a pas envie de voir. Je crois, peut-être bien naïvement, au pouvoir de conscientisation de la littérature. Souvent, d'ailleurs, mes récits montrent la dégradation existentielle qui survient quand on évacue sa conscience, et cela pour souligner justement l'importance de la garder toujours en éveil.»

La faute semble être également un motif important dans l'œuvre de Gaétan Brulotte. «L'écriture est liée à la faute. La faute est l'un des grands moteurs narratifs depuis les origines, à commencer par La Bible. La faute est souvent le point de départ des grands récits du monde: on la commet, on l'expie, on la fait expier, on la commente ou, au contraire, on l'évite. Bref, il y a souvent une faute à partir de laquelle le sort des personnages se dégrade ou s'améliore.»

« Dans mes livres, le destin des personnages dépend souvent d'une faute minime qu'ils ont eu le malheur de commettre et ils se retrouvent seuls face à ce qui les accable. Dans la nouvelle "Le surveillant", la sentinelle se permet de désobéir aux règlements qui régissent son travail en prenant tout simplement des notes dans un carnet, alors qu'il devait surveiller un mur sans intérêt dans le désert. Son supérieur le surprend en flagrant délit d'oisiveté et considère qu'il s'agit là d'une erreur si grave qu'il le renvoie. L'écriture est ici le prétexte de l'inculpation. Dans toute l'histoire de l'humanité, on a toujours entouré l'écriture de suspicion. C'est ce que nous a décisivement démontré un Derrida par exemple dans ses ouvrages. Au Québec, le clergé catholique a longtemps culpabilisé l'activité littéraire. Pensons aux premiers romanciers qui ont dû écrire des préfaces pour se justifier d'écrire des romans. On craignait que l'écriture corrompe si elle n'était pas conforme aux canons religieux. On en redoutait, j'imagine, une sorte d'efficacité occulte sur la morale. Toute ma vie jusqu'ici, je me suis farouchement battu contre la censure et j'ai longtemps défendu des courants littéraires que l'histoire a rejetés: au premier rang, la

littérature fantastique et la littérature dite érotique, qui sont des littératures de transgression. »

« J'ai longtemps été très sensible à l'œuvre de Kafka où le thème de la culpabilité sans raison est si dominant, parce que je me sens moi-même facilement coupable. De quoi ? De tout et de rien en réalité. Je suis extrêmement soucieux de bien faire. La psychologie nous a bien mis en garde contre les dangers du perfectionnisme : l'injonction parentale d'être parfait est inhumaine et peut conduire au suicide. Il m'arrive de songer au suicide comme solution radicale au problème de vivre, parce que souvent tout me paraît si vain. Les œuvres des pessimistes telles que celles de Beckett et de Cioran m'ont toujours beaucoup séduit. Et pourtant une lueur d'espoir m'habite, increvable semble-t-il, à laquelle je me raccroche. Je suis d'origine catholique. J'ai perdu la foi il y a de nombreuses années au moment où j'ai commencé à écrire. Mais malgré cet athéisme foncier, il reste que la culpabilité catholique imprègne encore ma sensibilité. On ne peut pas se défaire facilement d'une éducation. Cette angoisse et cette culpabilité que j'éprouve, je les transpose sur les épaules de mes personnages. Ils héritent de mes tourments. De ce poids accablant, comment se défaire, sinon par l'adoption de valeurs intérieures telles que l'art, l'écriture avec son pouvoir guérisseur, l'humour fût-il noir, fondement de la lucidité, dimension si importante dans mes livres et dans ma vie, la réflexion, le plaisir, l'amitié, l'amour, l'entêtement à être. »

C'est à ce moment que je demande à Gaétan Brulotte s'il dirait comme « l'exalté » : « Je vis au pays de la dépense et j'aime son sol mouvant, fondement de toutes ailes ? »

« Je ne sais pas, si je le dirais ainsi, car cet exalté va plus loin que moi, comme la plupart de mes personnages. Mais je vis certainement un peu "au pays de la dépense", dans la mesure où le thème de l'excès a fait partie intégrante de ma vie jusqu'ici. Je ne suis guère un être de la mesure. Mes proches me savent travailleur acharné, mais aussi paresseux inconcevable, amoureux fou embarqué dans des situations de cinéma. Je me livre à tous les excès autant dans le comblement que dans le manque. Je vis souvent aux limites de moi-même, mais, encore une fois, moins que mes personnages. »

« Quand j'écris, je sens parfois mon équilibre intérieur chanceler dans une sorte de douce folie, comme mon personnage de

l'exalté. C'est une véritable exaltation intérieure et cette douce folie est nécessaire à la création. Elle permet d'activer certaines zones de soi qui resteraient léthargiques autrement. L'être humain a des capacités psychiques qu'il ignore encore et qui lui font parfois dépasser certaines limites reconnues. En ce sens, la littérature peut avoir des dimensions vertigineuses. »

« Un autre vertige existentiel auquel nous sommes confrontés, c'est le vide. Mes personnages s'agitent constamment dans le vide. Ils déploient une énergie colossale, ils foncent sans réfléchir vers le but qu'ils se sont fixé et ne récoltent que du néant. Le vide est fondamental dans mes livres parce que nous vivons dans l'ère du vide. Il y a de quoi devenir songeur. Et quand on est habité par une bonne dose de lucidité, on ne peut pas ne pas y penser: c'est une préoccupation quotidienne. »

« Mes personnages sont souvent placés dans des situations-limites auxquelles ils ne se soumettent qu'extérieurement, parce que ces personnages sont des révoltés dans le fond. Et il n'est pas nécessaire de hurler pour être révolté. On peut faire semblant de se plier ironiquement à une loi, et ce faisant la pousser jusqu'à l'absurde. C'est ce que j'appelle l'obéissance ironique. On force la loi (qu'on n'oblige pas par définition) à être la loi. Rien n'est plus drôle. »

Nouvelles en trois mouvements obstinés

Dans son recueil de nouvelles le plus récent qu'il a intitulé *Ce qui nous tient*, Gaétan Brulotte dessine un portrait de la déshumanisation de la société contemporaine contre laquelle se débat l'être. Insoutenable fragilité de cet être, mais aussi entêtement salvateur à s'affirmer et à évoluer.

« Au fond, me dit l'auteur, l'écrivain ne cesse de poser les questions qui se retrouvent dans la peinture de Gauguin: "Que sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?" Il se les pose encore plus vivement depuis que Dieu est mort. On est sur cette terre, ce grain de boue qui tourne dans le vide, tout à fait par hasard. Aucune raison n'explique notre existence. Nous ne sommes pas nécessaires au fonctionnement de l'univers, lequel pourrait bien se passer de nous. Quel est le sens de tout cela? Qu'est-ce que cette

profonde énigme que nous sommes à nos propres yeux? Voilà les questions que je me pose moi aussi de livre en livre. Ces questions prennent davantage d'importance en notre fin de siècle. Nous sommes au cœur de l'ère spatiale: nous avons marché sur la lune, nous avons vu la terre depuis la lune pour la première fois; nous nous apprêtons à aller sur d'autres planètes. Tout cela agite forcément des questions fondamentales sur le sens de notre existence dans l'univers. Comme ces questions n'ont pas de réponse, un sentiment de vide s'installe. Et pourtant on continue, on se crée un système de valeurs ou d'illusions qui donne un sens à notre vie et qui nourrit notre entêtement dans la poursuite de notre route. »

« *Ce qui nous tient* a connu une gestation lente: j'ai consacré six ou sept ans à sa réalisation, remettant cent fois sur le métier mon ouvrage, rédigeant jusqu'à vingt versions, et, plus que n'importe quel autre de mes livres, je lui ai fait subir les dures épreuves du "gueuloir" et celles de lectures extérieures: pour certains textes pas moins de vingt-cinq lecteurs francophones de divers horizons culturels les ont soigneusement lus et annotés à l'état de manuscrits. Je les ai enrichis de ces critiques et commentaires. Je pense donc avoir fait tout mon possible pour présenter aux lecteurs une œuvre honnête et accomplie. Il leur revient maintenant de juger du sérieux et de la solidité de mon travail. Comme toujours, je leur fais confiance. »

Gaétan Brulotte a sous-titré *Ce qui nous tient*: «Nouvelles en trois mouvements obstinés, avec une ouverture, une clôture et quatre interludes, où l'on raconte l'universel entêtement à être et à devenir.» Par sa facture, il s'agit sans doute là d'une œuvre unique dans la littérature québécoise.

«J'ai voulu faire un recueil de nouvelles qui soit, non pas un ramassis de textes épars, mais un ensemble cohérent et fortement structuré, avec une répartition minutieuse de temps forts et de temps faibles. Je me suis souvenu du *Décameron* qui fut la première tentative en Occident de créer une grande composition narrative où les nouvelles du livre sont unies par un thème commun et racontées par dix narrateurs en dix journées de dix récits chacune. *Ce qui nous tient* est à la fois redevable à la tradition (Boccace, Cervantès, Marguerite de Navarre, notamment) et démarqué d'elle par une tenue résolument moderne. J'ai essayé de proposer une

vision personnelle de l'homme contemporain, saisi qu'il est, dans la jungle de vivre, au plus près de ses projets de têtes de pioche, projets nobles, drôles, fous, dangereux ou absurdes. »

« J'ai divisé *Ce qui nous tient* en trois mouvements auxquels d'ailleurs le titre fait référence: "Résistance", "Insistance" et "Persistance". Le premier, "Résistance", explore tout ce qui nous tient à cœur ou aux tripes et qui s'associe, par exemple, à la révolte intérieure, laquelle peut aboutir à des conclusions positives ou négatives. De diverses façons, l'individu résiste aux formes d'avalancement de son milieu. C'est un entêtement nécessaire. La raison essaie de se débattre face à l'inexplicable dans "Les messagers de l'ascenseur"; l'intelligence et la sensibilité se révoltent contre un formalisme médical inhumain dans "L'infirmière auxiliaire"; l'étouffement familial provoque dans "Candy Store" une résistance inattendue: un conformisme (le mariage) devient, dans ce contexte inhibant, tout à fait non-conformiste; en crise d'identité, une femme changeante fait échec, dans "Arriva", à la fixation amoureuse de son mari.

« Le deuxième mouvement, "Insistance", scrute, quant à lui, tout ce qui nous tient l'esprit, tout ce qui nous occupe jusqu'à l'obsession et nous dépossède de la conscience. On a alors affaire, entre autres, à ces personnages peu sympathiques qui se concentrent sur une idée fixe et qui, piégés par leur propre objectif, dépensent une énergie folle pour arriver à de très piètres résultats. Ils construisent une pyramide pour soutenir un grain de sel. C'est Camus qui disait que la bêtise insiste toujours, et j'ai pensé à lui en intitulant cette section "Insistance". Pourquoi montrer des situations si dérisoires? Tout simplement pour faire réfléchir et gagner du temps. Il faut certes s'entêter pour freiner l'envahissement de la bêtise humaine, mais il y a des zèles inutiles qui finissent dans l'absurde et qu'il faudrait s'épargner pour justement gagner du temps: le système finit par triompher d'un individu qui ne s'en aperçoit même pas dans "La contravention"; la ruse de profiteurs par détruire les rêves les plus tenaces, mais aussi les plus irréflectés, dans "La fin des travaux"; la répétition aveugle du savoir, ou la répétition tout court à vrai dire, évacuée de toute intelligence, par conduire au vide dans "Le renvoi de Hoper"; la pensée et la liberté, qui auraient pu s'ouvrir sur les joies de l'amour dans "Le bail", par céder la place à l'impasse de la cruauté et de la dépossession. »

« Enfin, dans le troisième mouvement, "Persistance", j'aborde tout ce qui nous tient debout, droit, en vie, tout ce qui donne un vrai sens à notre existence. L'art, la science, l'amour, le désir, notre panoplie de valeurs intérieures. C'est un mouvement de synthèse qui met en scène "le dur désir de durer", pour reprendre le mot d'Éluard, et les difficultés, mais aussi les comblements, que ce désir nous apporte. Certains résistent et insistent tout à la fois en cherchant des issues à travers la création, le savoir, l'imagination, l'aventure sensuelle, la réflexion, l'intensité amoureuse. Dans "Atelier de création", la découverte de soi met une femme complexée sur le chemin de la libération par la création; l'imagination de l'enfance et le savoir se complètent pour transformer positivement un élément nuisible dans "Les endymions d'eau"; une existence morne et sans but s'ouvre à de nouvelles explorations du sentir et à une intelligence de ce sentir dans "Le rêve de tomates"; dans "Plagiaire", sur une plage où se joue la relation si essentielle de l'homme à la mer, se dénouent les destins parallèles et extrêmes de deux couples modernes pris de vertige au seuil de l'abîme. »

C'est sans doute avec le dernier mouvement, « Persistance », que Gaétan Brulotte se distingue des œuvres de Kafka ou de Kundera dont il semble si proche, avec cette avancée dans l'univers de la fragmentation, du vide, de l'éparpillement du sens. Pour l'auteur de *Ce qui nous tient*, il importe de croire, de recoller les morceaux du monde, de retrouver la signification. D'ailleurs, c'est ce qui explique sa passion de la structure dans son expérience de la démesure: « Par la structure, dit-il, je réorganise le monde, je lui redonne un sens en même temps que je redonne un sens à ma vie. Structurer, c'est recréer, c'est créer. »

« *Ce qui nous tient* est un livre sur-structuré, démesurément structuré. Au centre, le vide, et autour de lui, le système qui le construit, l'enveloppe, et le dépasse. Chacun des trois mouvements que je viens de décrire brièvement comporte quatre nouvelles symétriques, dont la dernière aborde une variante du thème de l'amour: soit la perte de soi dans l'amour et la crise du couple; soit l'amour inconscient, sournois, incommunicable et destructeur; soit l'amour qui s'effrite dans l'ennui ou torture par la trahison, mais qui réinjecte tout de même de la passion dans la vie et nourrit l'imaginaire, l'être, le devenir. »

« Chacun de ces trois groupes de nouvelles ou de ces trois mouvements s'accompagne en outre d'un petit commentaire sous forme de prélude ou d'interlude au cours duquel chaque histoire fait l'objet d'un résumé, selon la pratique très ancienne que l'on peut voir en tête des chapitres du *Décameron* par exemple: « On traite, écrit Boccace au début de sa troisième journée, de personnages qui, grâce à leurs efforts, parviennent au but de leur désir ou retrouvent un bien qu'ils ont perdu. » Pour faciliter la lecture, les Anciens offraient ainsi en tête de chaque chapitre un plan plus ou moins élaboré de ce qui allait se produire. Ils dévoilaient l'intrigue ni plus ni moins. Je trouve cette pratique tout à fait charmante. Dans *Ce qui nous tient*, j'ai repris donc à ma façon cette pratique ancienne, mais je l'ai transformée: au début de chaque mouvement, j'ai incorporé des interludes qui sont comme autant de commentaires vides de la part d'un auteur imaginaire sur son œuvre. J'y propose des explications folichonnes et désinvoltes, j'y donne, comme dans les partitions musicales, des indications de lecture qui n'en sont pas en fait ou qui se contredisent elles-mêmes et se tournent en dérision. »

« J'ai encore pensé à la préface et à l'introduction du *Décameron*, quand j'ai imaginé, pour ouvrir mon livre, de mettre en scène, comme sur un théâtre, le personnage de Ploc qui présente un présumé auteur, Archibald, lequel revient au début de chaque mouvement et introduit chaque histoire comme s'il s'adressait à des spectateurs réels. Ploc commence le livre en parlant pour l'autre dans "Ventriloquerie" et c'est lui qui le termine par une interview parodiée intitulée "Le silencieux", où encore une fois, il parle tout seul à la place de l'autre. Je suis assez fier de cette hypersymétrie et de cette hyper-structure. »

Mais Gaétan Brulotte insiste: « Ce qui me relie à des auteurs comme Kafka ou Kundera, c'est cette problématique qui traverse les frontières et les cultures et qui est celle avec laquelle chaque écrivain doit se battre: la problématique de la liberté. La littérature est une quête de la liberté, sa défense et sa réinvention continuelle. Au Québec, nous avons été brimés pendant longtemps. C'est ce qui fait aujourd'hui notre force. Cette brimade nous a en effet injecté une énergie réactive et créatrice qu'on ne trouve guère ailleurs. »

Foucault demandait à l'intellectuel de dire de quel lieu il parlait, masquant mal un terrorisme idéologique qui pourrait se

traduire en des termes comme: dites-nous où vous êtes pour que vous ne puissiez pas être insaisissables, inclassables, énigmatiques? Dites-nous là où vous êtes et l'on pourra vous piéger? Mais dans l'univers de Gaétan Brulotte, comme dans celui de Madeleine Ouellette-Michalska ou de Suzanne Jacob, par exemple, les identités demeurent insituables. La nouvelle qui ouvre le recueil *Ce qui nous tient* nous parle d'un écrivain qui erre, sans lieu fixe, sans identité certaine, qui échappe ainsi au terrorisme des classifications.

« Picasso disait: Je suis un mensonge qui dit la vérité. L'écrivain de même. Il est une sorte de ventriloque qui peut dire une chose et son contraire. Il peut être je qui dit l'autre ou l'autre qui dit je. Il est mouvant, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une vision du monde qui confère à son univers imaginaire une cohérence. Par ailleurs, cette mouvance lui permet d'être non situé, d'être atopique... »

... d'être dans l'exploration. Comme dans la nouvelle.

« Ce que j'aime dans la nouvelle, dit Gaétan Brulotte, c'est qu'il est possible d'expérimenter des formes neuves, des modes de narration différents, des points de vue variés. Dans un roman, cela est plus difficile parce que le roman est un genre devenu beaucoup plus codé que la nouvelle. Voyez l'exemple de la littérature romanesque américaine: elle connaît actuellement un succès incontestable à travers le monde, mais c'est une littérature extrêmement codée (comme l'est toute la littérature commerciale) en fonction des intérêts du lecteur (et aussi des éditeurs!): le romancier doit décrire le personnage et sa situation dès les premières pages; il doit choisir un ton et s'y tenir tout au long; il lui faut doser d'une façon précise les scènes de dialogue; sa narration doit progresser systématiquement pour maintenir éveillée la curiosité du lecteur, il doit choisir des thèmes susceptibles de toucher la masse, etc. Par comparaison, la nouvelle est un genre beaucoup plus libre qui n'est pas encore trop affecté par quelque surcodage. C'est un genre exploratoire ouvert à différentes formes, mais aussi à différents états de conscience. C'est le genre de l'intensité, du saut, de l'ailleurs sans cesse retrouvé. »

« Depuis quelques années, j'ai été conduit par mes choix et par une curiosité naturelle à vivre un certain déracinement, ce qui

comporte des inconforts évidents, mais a l'avantage de garder la conscience alerte, de permettre de jeter un regard très relatif sur les choses, de vivre cette marginalité si nécessaire à l'écrivain, fondement de sa liberté. En outre, la littérature dépasse la notion de frontières. À l'âge du village global, le concept de littérature nationale est en déclin. Je me souviens d'une phrase que j'ai écrite il y a très longtemps dans un journal intime: "J'aimerais vivre dédouané." J'ai déjà pu rêver d'avoir cinq cents nationalités pour pouvoir être de partout. La littérature est sans doute pour moi une manière de réaliser cette espèce d'utopie, ce rêve de dédouanement qui est au fond un rêve d'ubiquité. J'espère avec l'écriture franchir toutes les frontières. Peut-être que cela ne se produira jamais, mais au moins j'y travaille, je fais l'effort d'essayer de communiquer avec le monde, lequel monde se résume d'abord, en réalité, dans une poignée d'amis chers qui me comprennent et me soutiennent. C'est pour eux avant tout que j'écris. Et tant mieux si les œuvres réussissent à atteindre d'autres personnes. » **XYZ**

XYZ

« Études et documents »

**André
Vanasse**

*Le Père vaincu,
la Méduse et les
fils castrés*

**Sous la direction de
Julia Bettinotti**

*La Corrida de
l'amour.
Le roman Harlequin*

**Bernard
André**

*Écrire au Québec:
de la contrainte
à la contrariété*



126 p., 14,95 \$



156 p., 16,95 \$



228 p., 19,95 \$